

encore réservées pour que ton âme se repose un instant dans la joie, fictive, hélas ! et si passagère du songe.

Les heures fuient dans le temps qui toujours reparaît, et les étoiles aussi fuient et glissent sans cesse à l'horizon, images de la vie qui brille et qui s'efface.

Tout à coup, une claire sonnerie retentit.

Aux quatre coins du camp, d'autres lui répondent.

—La trompette ! Holà ! Debout, alerte !

Walter d'Avenel se dresse à demi, cherchant à rassembler ses esprits, le nom de Marie encore sur les lèvres.

Mais il est aussitôt revenu à la réalité et déjà debout, cherchant inconsciemment la garde de son épée.

Mais ce n'est point le danger.

C'est le réveil, c'est le jour, c'est la diane que les joueurs de cor viennent de sonner, répercutée par les échos des bois profonds.

En un instant tout le camp est debout ; les chevaux, les bœufs sombres et roux font craquer les genêts, les flexibles bruyères sous leurs dents tandis que le feu se rallument.

Walter d'Avenel va et vient dans le camp, adresse la parole à l'un à l'autre, constate que la fatigue de la veille n'a pas laissé de traces dans l'esprit de ses compagnons.

Cela le rassure...

Il n'a pas à craindre ainsi les désertions qui pouvaient se produire dès les premières épreuves, alors que le peu de distance à parcourir aurait permis aux défaillants de regagner leur foyer.

Le bonte-selle se faisait bientôt entendre.

Walter d'Avenel indiquait l'itinéraire à suivre.

Selon les indications de Martin, n'ayant du reste qu'à consulter son propre souvenir, le hardi capitaine se dirigea vers l'énorme et triste rocher blanc qui dressait, sur la plaine, sa masse solitaire.

—Compagnons, dit alors le chevalier lorsque sa cohorte arriva auprès de l'énorme rocher, c'est ici que j'ai retrouvé mon fidèle Martin blessé d'un coup de feu par les bandits auxquels il m'avait soustrait. La tour d'Avenel est donc en de bonnes mains et vigilante garde sera faite de là-haut sur vos chaumières.

Mais à partir de ce moment de nouvelles difficultés allaient surgir.

Le vieux Martin avait recommandé avec insistance de ne pas suivre le chemin qui conduisait vers son ancienne cabane de bûcheron.

Deux ou trois sentiers aboutissant à la route d'Édimbourg serpentaient dans la contrée, et la traite n'était pas extrêmement longue de cette route à la cabane, en ruine actuellement.

Il était à craindre que des batteurs d'estrades n'y eussent été lancés pour signaler le passage de Walter et de ses troupes.

L'abri que le chevalier avait trouvé précédemment dans la cabane du vieux solitaire autorisait ses ennemis à prendre leurs précautions en conséquence.

Jusqu'alors, le souvenir du chemin autrefois parcouru avait facilité sa tâche au chevalier de Marie Stuart.

A partir de ce moment, il fallait s'en rapporter à la carte rudimentaire qu'il avait tracé en suivant les indications de Martin et des autres sujets d'Avenel ou des clans voisins qui s'étaient jadis hasardés dans ces solitudes.

Walter avait songé un moment à amener le vieillard avec lui.

Mais sa blessure non encore guérie l'y avait fait renoncer.

Da reste, l'on ne devait tarder à aborder des contrées où le chef des clans d'Avenel et de Melrose n'aurait d'autre espoir qu'en les rares bûcherons qu'il pourrait rencontrer.

A défaut de ceux-ci, il n'aurait que le soleil pour se guider dans l'océan des monts et des forêts.

C'eût donc été imposer au vieillard d'inutiles souffrances.

En attendant l'heure inquiétante où il n'aurait plus guère que le hasard pour diriger sa marche, Walter d'Avenel rassembla ceux de ses guerriers qui avaient abordé autrefois ces régions.

Il chercha avec eux, parmi les sentiers tracés par les fauves, celui indiqué par le vieux bûcheron, chef aujourd'hui des vétérans de la tour d'Avenel.

—Le sentier part du pied d'un grand frêne, dit Walter ; il traverse un fourré de jeunes bouleau et s'enfonce dans un bois de sapins qui, peu à peu grandissent et s'espacent.

Ses autres guides n'avaient pas, comme Martin, séjourné dans le pays : ils ne connaissaient pas ce passage.

Ils se mirent à battre les buissons, et l'un d'eux ne tarda pas à venir annoncer qu'il avait trouvé.

Cela montrait que le vieillard avait donné à son maître, des renseignements exacts.

Mais l'espace existant entre les arbres était trop étroit pour laisser passer des chariots.

Ce n'était plus, comme auparavant de jeunes arbrissaux.

Il fallait les attaquer à la hache et la besogne devait être pénible.

Deux cents hommes munis de cognées passèrent devant eux.

Implacables comme la mort qu'ils portaient avec eux, ils ouvrirent, dans le bois, une large trouée.

Leurs compagnons, ayant étendu leurs rangs pour compeler, en partie, le temps perdu, s'avançaient vers eux comme une vague humaine.

On arriva ainsi jusqu'au bout du bois de sapins dont plus d'un décapité par la foudre, épargné par les ans s'abattait avec une longue plainte sous la cognée retentissante.

Une immense étendue plane et morne, tigrée par les larges taches d'un rose violacé des bruyères, se présenta ensuite devant eux.

—Martin avait raison, dirent les forestiers. Voici la grande bruyère des Trépassés.

Walter d'Avenel ne demanda pas d'explications.

Le vieillard, en lui indiquant la voie à suivre pour y arriver, lui avait appris que, dans des temps dont la mémoire s'était perdue, ce nom avait été donné à cette vaste plaine en souvenir d'une armée qui y avait péri par trahison.

Partout où le sang avait coulé, affirmait la légende, les bruyères étaient mortes et n'avaient plus repoussé.

Arrivé à cet endroit, on devait traverser la plaine tout droit, avait encore dit Martin, et marcher vers la pic le plus haut parmi les montagnes que l'on apercevait au lointain.

Les soldats se signèrent en abordant la plaine maudite.

Un grand silence planait sur la petite armée, pesant et morne.

Il semblait aux montagnards qu'ils sentaient la trahison flotter autour d'eux.

La nuit vint sans qu'on eût franchi cette funèbre étape.

Le campement s'établi, attristé, anxieux.

Les sentinelles, troublées, entretenaient de grands feux dont les flammes, secouées par le vent, dessinaient tour à tour sur la terre des clartés et des ombres fantastiques.

De temps en temps, une tête se soulevait parmi les hommes couchés, et sondait, inquiète, l'étendue.

Les cris d'appels des factionnaires retentissaient plus fréquents, sourds et haletants.

Aussi, lorsque la sonnerie de la trompette frissonna dans l'aube mouillée, elle trouva les trois quarts des montagnards éveillés, la face grise des trances et des cauchemars de leur nuit.

Ces hommes, intrépides devant le danger, étaient faibles comme des enfants en présence de récits superstitieux.

Walter d'Avenel comprit la nécessité de soustraire au plutôt ces soldats à ces influences.

Il fit faire rapidement les préparatifs de départ.

Un instant après, la colonne était en armes : les bœufs sous le joug tendaient déjà leurs reins musculeux.

—En avant, compagnons de la Dame Blanche ! lança le chevalier d'une voix claire et ferme, afin de combattre l'oppression à laquelle il voyait ses guerriers en proie.

Aucune voix ne répondit à la sienne et la troupe s'ébranla.

La colonne quitta enfin la plaine des Trépassés et les visages s'éclairèrent de nouveau.

On abordait enfin la région des montagnes.

Walter d'Avenel, avec le concours de la carte laborieusement dressée par lui pendant la dernière nuit passée dans la tour d'Avenel et les renseignements des guides qui l'entouraient, poursuivait sa marche.

C'était le troisième jour de l'étape qui devait le conduire en vue d'Édimbourg.

Un sol tourmenté se présentait maintenant devant lui.

Les roues des chariots sautaient sur les rochers en menaçant chaque fois de se briser.

Des bœufs s'abattaient, et mourtris, excédés, refusaient de se relever.

Il fallut diminuer la charge des chars, la répartir entre une partie de l'armée, tandis que l'autre fraction se mettait au roues.

Impossible d'abandonner ce qu'ils transportaient.

Comment faire subsister en ce cas ces quinze cents hommes dans un pays dépourvu de tout ?

Un moment vint même où les cavaliers durent mettre pied à terre afin de transformer leurs montures en chevaux de trait ou de charge.

Les bœufs de nouveaux chariots s'étaient encore abattus et un attelage complet venait de rouler dans un précipice, après avoir entraîné pendant une vingtaine de mètres son conducteur que l'on avait relevé tout en sang.

Walter d'Avenel, donnant l'exemple, avait voulu que son cheval fût employé le premier de tous au bien commun.

La nuit qui arriva trouva l'armée écrasée, désorientée.

Un certain affaiblissement se produisait chez ces hommes qui avaient besoin de l'excitation de la bataille.

Le bruit circulait sourdement que l'on s'était égaré.

En effet, jamais aucun des guides ne s'était aventuré aussi loin et les indications fournies par Martin s'arrêtaient aux premières lignes de montagnes.

Walter d'Avenel avait sondé tout le jour l'horizon, cherchant à découvrir quelque hutte de bûcheron.